

DANSON —

1



DU BOSPHORE

DE THRACE,

OU

CANAL DE LA MER-NOIRE.

(Extrait d'un manuscrit sur l'Empire Ottoman, de
M. Charles-Louis Adanson, chancelier de France
à Constantinople).





DU BOSPHORE

CANAL DE LA MER-NOIRE



DU BOSPHORE

DE THRACE,

OU

CANAL DE LA MER-NOIRE.

IL n'y a point de ville au monde, dont la situation puisse être comparée à celle de Constantinople. Lorsqu'on y arrive par la mer de Marmara, le spectacle qu'offre aux regards le côté méridional de cette immense ville qui se présente en amphithéâtre, est au-dessus de toute expression. Mais lorsqu'on a doublé la pointe du sérail, et qu'on se trouve près de la tour, dite improprement de Léandre, c'est alors que la scène devient réellement magique par la multiplicité, la variété et la beauté des objets qui vous environnent. Les yeux enchantés n'osent se reposer nulle part; ils veulent tout embrasser, jouir de tout à la fois; ils craindraient de perdre un plaisir, en s'arrêtant trop long-temps sur un seul point. A

l'ouest, la vue plonge dans un bassin profond, rempli d'une quantité innombrable de vaisseaux, accourus du nord et du midi, pour y apporter en tribut les productions de toutes les parties du monde. Ce port fut anciennement appelé la Corne-d'Or, comme par un pressentiment du rôle qu'il devoit jouer un jour. A l'est, se présente Scutari, l'antique Chrysopolis, que son étendue et sa population mettent au rang des villes du premier ordre; mais, à cause du voisinage de la ville par excellence, elle n'a que l'humble nom de faubourg qu'elle porte cependant avec orgueil. Plus loin, au sud-est, on aperçoit le riant village de Kadi-Kemi, vestige d'une partie de Calcédoine, dont le nom fut un hommage rendu à la supériorité du site opposé, que la nature voulut d'abord voiler aux regards des fondateurs de Calcédoine, pour le révéler ensuite, mais faiblement, à des yeux plus éclairés, et, enfin, lorsque les temps furent accomplis selon les décrets de la sagesse divine, pour en montrer toute l'excellence au premier chef chrétien du grand empire, qui y assit la reine des cités de l'orient.

Lorsque le soleil est aux deux tiers de sa course, si l'on porte la vue sur ce promontoire

qui divise les eaux du Bosphore d'avec celles de la Propontide, et qui est occupé par la vaste enceinte du sérail, on contemple une foule de tableaux plus enchanteurs les uns que les autres, un mélange pittoresque de tours, de palais, de dômes, de minarets, de cyprès, de colonnes, mille nuances d'ombre et de lumière, une variété prodigieuse de reflets et de couleurs, et une infinité de détails gracieux qu'on ne peut décrire, et que l'art du plus habile peintre ne sauroit rendre parfaitement.

Dans le port, dans le canal, au-delà du promontoire, une multitude de petits bateaux d'une légèreté et d'une élégance extrêmes, sont dans un mouvement perpétuel. Les uns à la rame, les autres, voile déployée, franchissent l'intervalle qui sépare les deux continens avec une telle rapidité, que l'œil, en les suivant, croit les voir glisser sur l'onde. On diroit qu'ils veulent rivaliser de vitesse avec les alcyons, infatigables voyageurs, qui, passant éternellement d'une mer à l'autre, rasant par milliers la surface des eaux du Bosphore, et dont le vol, aussi prompt que les vents, produit un bruissement semblable au sifflement précurseur de la tempête.

Ce tableau est sans doute de la plus grande vivacité. Il a un caractère particulier qui plaît et qui amuse infiniment. Mais rien ne parle plus à l'imagination que ce qui s'offre aux regards étonnés, lorsque tout à coup, du côté du nord, apparaissent, comme des géans armés de la foudre et sortis des flancs d'une montagne, de superbes vaisseaux déployant leurs voiles éclatantes, et sans que rien puisse troubler leur imposante marche, se balançant majestueusement au milieu de tous ces mille esquifs, qui s'empressent, à force de rames ou de voiles, d'en éviter les approches redoutables. Lorsque de nombreux dauphins, s'élançant de leurs retraites profondes, soufflent à grand bruit, et bondissent sur les eaux ridées par un léger vent de sud, on voit de même fuir à tire-d'aile les goélans, oiseaux plongeurs à plumage varié, qui, divisés par troupes, se partagent, ainsi que les pêcheurs stationnaires dont ils sont les adroits rivaux, les différentes rives du Bosphore.

Quelquefois, un spectacle non moins curieux vient inopinément charmer votre vue. Une gondole magnifique, toute resplendissante d'or, et suivie d'autres gondoles aussi pompeusement ornées, s'annonce solennelle-

ment par le bruit harmonieux de ses nombreuses rames, et surtout par un cri continu d'avertissement, retentissant au loin tel que la conque sonore des Tritons qui précèdent le char d'Amphitrite. Cependant, fière de porter le souverain de ces mers, caché, comme une divinité, sous de brillans voiles de pourpre, elle fend impétueusement les ondes de sa longue proue recourbée, en laissant derrière elle un vaste sillon d'écume blanchissante.

Vos regards vont-ils par-delà la colline populeuse qui domine Top-Hana, vous apercevez au nord-ouest, sur une hauteur, un rideau d'un vert sombre fortement dessiné dans la nue, et formé par un nombre infini de hauts cyprès qui ombragent des tombeaux musulmans. Vous dirigez-vous vers le nord-est, vous voyez des coteaux plus ou moins élevés, affectant les formes les plus variées, les plus suaves, et qui semblent, à certaines heures de la journée, et lorsque le ciel est sans nuages, des découpures habilement colorées, et d'un goût exquis, qu'un ingénieux artiste auroit appliquées sur un fond d'azur. A mesure que la rame imprime à votre bateau un mouvement progressif, mais dont les courans contrarient à chaque instant la direction en ligne droite, il

y a dans les objets environnans un déplacement apparent qui fait que les collines semblent accourir, parées de leurs vertes couronnes, ainsi que des oréades, pour se joindre l'une à l'autre, et vous arrêter dans un lac bordé de rives charmantes, que vous ne pouvez vous rassasier de contempler. Si malgré cet obstacle, qui n'est qu'une illusion qu'on seroit tenté de conserver, vous poursuivez votre route, vous voyez se dérouler devant vos yeux, de chaque côté du canal, une suite de perspectives admirables pendant l'espace de neuf ou dix lieues, depuis la pointe du sérail jusqu'aux îles Cyanées, terme que les yeux voudroient reculer aussi-bien que l'imagination.

Partout, sur l'une et l'autre rive, ce sont des villages animés par une population active et nombreuse. La plupart se disputent à l'envi les bords enchantés du canal; quelques-uns moins heureux, faute d'espace, se contentent de dominer sur la crête ou sur le penchant des collines; et d'autres, plus modestes, cherchent à se cacher au fond de vallons délicieux, comme dans des retraites inaccessibles aux regards. Mais c'est en vain, l'œil curieux du voyageur parvient à les découvrir, et le plaisir de la

surprise ajoute un charme de plus à leur situation romantique.

Ici, sur la côte d'Europe, se présente le palais d'été du prince, dont l'architecture, rappelant l'origine du conquérant tartare, semble imiter un amas de tentes rangées près d'une tente principale.

Plus loin, ce sont des palais de sultanes, qu'on diroit construits par la main des fées, où tout sent le mystère; où, à travers des jalousies demi-transparentes, on croit voir quelquefois passer, comme des ombres légères, les êtres à jamais inconnus qui habitent ces palais magiques.

Plus loin encore, au fond d'une baie spacieuse, où se termine un vallon charmant, dont l'intérieur est occupé par un village assez peuplé, sur une pelouse qui flatte extrêmement la vue, au milieu d'un bouquet d'arbres, s'élève isolé, comme il convient au dépositaire des secrets d'état, le pittoresque palais des conférences.

Et puis, sur une pointe basse, anciennement appelée le promontoire de Mercure, ce dieu conducteur des âmes, tenant en main le brillant roseau d'or, on voit un bois religieux de cyprès bordant la rive dans l'endroit du canal

où le courant a le plus de vitesse, et servant d'asile aux morts, Lorsque l'astre des nuits, suspendu, comme une lampe sépulcrale, au-dessus de la colline qui domine ce bois mélancolique, éclaire les tombeaux, l'ombre des tristes monumens se dessine sur la surface des ondes, et cette image mobile et vaine du néant, effacée, reproduite par des flots toujours nouveaux, et qui se succèdent avec la rapidité du trait, retrace autant de fois à la pensée tout ce qu'a d'inconstant, de frivole, de fugitif, la vie de l'homme.

Mais si la vie de l'homme n'est que d'un instant, la durée des empires, quoique un peu moins courte, vaut-elle la peine d'être comptée pour beaucoup plus ? Ce château, flanqué de plusieurs tours, situé en Europe sur un rocher escarpé, non loin des tombeaux dont je viens de parler, et celui qui est à l'opposite, assis sur la Plate-Rive en Asie, rebâti l'un et l'autre par Mahomet II, comme pour signaler avec éclat, aux peuples des deux continens, la chute imminente et lamentable d'un empire décrépit, ne sont-ils pas aussi des monumens de deuil, qui attestent la fragilité des établissemens humains, quelque puissans, quelque durables que puisse les supposer notre risible vanité,

sans mémoire, sans prévoyance, et uniquement pleine du présent ?

Tandis que tout ce qui tient à l'homme, que tout ce qui est son ouvrage est sujet à la destruction, les scènes de l'immuable nature sont toujours les mêmes. Dans cet ordre supérieur de choses, les objets éternellement jeunes, éternellement rians, conservent leurs formes, leurs couleurs et leurs charmes inexprimables. Au sud-est du château d'Europe et près du château d'Asie, il y a, au fond d'un golfe, une île formée par les deux bras d'une petite rivière que la voix rude des Turcs appelle *Guiok-Sou*. Sa situation, ses points de vue magnifiques, ses hauts ombrages, la fraîcheur de l'air qu'on y respire, la beauté des eaux, tout conspire à rendre cette île aussi délicieuse qu'elle l'étoit autrefois, lorsque la rivière, qui la baigne de deux côtés, portoit le doux nom d'Azaritia, que lui avoit donné l'harmonieuse antiquité. Ses attraits infinis lui ont mérité l'attention du souverain. Il y a fait bâtir, sur les bords du canal, une maison de plaisance que son éclatante blancheur fait remarquer de loin, et d'où il peut contempler les deux célèbres châteaux si propres à lui rappeler d'anciens et de glorieux souvenirs.

Lorsque vous êtes au-delà du château d'Europe, si vous jetez les yeux en arrière, vous lui voyez perdre insensiblement ses formes déterminées, et devenir à la fin une espèce de fantôme à plusieurs têtes, qui semble se balancer quelques momens sur les eaux pour prendre son essor, et puis qui, s'évanouissant tout à coup, de même qu'une ombre, derrière une colline, retrace à la mémoire le vieillard gigantesque apparu en songe au prochain vainqueur de Constantinople.

On ne peut traverser cette partie du canal sans retrouver à chaque instant Mahomet II. Ici encore, par son ordre, au fond de cette anse appelée *Balta-Limani*, où vient tomber un ruisseau après avoir passé sous un pont de bois d'une forme élégante, et ombragé par des platanes et des saules-pleureurs, furent construits les merveilleux vaisseaux qui, se riant des énormes chaînes tendues pour défendre l'entrée du port de la ville impériale, devoient escalader des montagnes, et se montrer sous les murs de cette infortunée reine des cités, réduite à elle-même, et frappée de terreur, tels que des volcans formidables, subitement apparus au sein de ce même port réputé inaccessible.

Au sortir de *Balta-Limani*, vous arrivez de-

vant un promontoire assez élevé, que la nature a couvert d'un bois épais de cyprès et de pins, au feuillage toujours vert, comme d'un manteau propre à toutes les saisons. Ce lieu a une sorte de beauté sévère, dont l'impression un peu grave, quoiqu'elle ait cependant un certain charme pour les âmes rêveuses, est bientôt effacée par les rians aspects de l'Asie, que l'œil contemple avidement.

Immédiatement après, vous entrez dans l'anse profonde de *Stenia*, invitant, par l'excellence de son mouillage, les vaisseaux désarmés à s'y abriter. Les mâts de ces vaisseaux, dépouillés de leurs voiles, ressemblent de loin à autant de flèches prêtes à quitter leurs arcs tendus pour s'élaner vers les nuages. Le nom actuel de cette anse est défiguré; elle portoit autrefois celui de *Lasthénés*, nom harmonieux, auquel un écrivain du premier ordre a prêté le plus grand intérêt, en le donnant au chef de cette famille chrétienne des bords de l'Alphée, dont il peint les angéliques mœurs avec un talent exquis et une grâce inimitable.

En quittant le golfe de *Stenia*, vous passez devant une colline de l'aspect le plus riant. Les sveltes tiges des différens arbres dont elle est couverte, se balancent au moindre souffle avec

un léger murmure. On diroit que ce sont des dryades captives qui soupirent de ne pouvoir quitter leurs importunes enveloppes, pour former la danse sacrée des nymphes sur le tapis de gazons que la nature a étendu à leurs pieds.

Les yeux encore pleins de l'image charmante de cette colline, lorsque vous longez *Ieni-Keuï*, vous ne faites qu'entrevoir ce village. Il est remarquable, au mois de mai, par le passage d'une énorme colonie de jeunes poissons de la classe des scombres, accourant de la Mer-Noire pour se précipiter dans les nombreux filets des pêcheurs attentifs qui bordent la côte.

A Kalender, au-delà de *Ieni-Keuï*, dans l'ancien port de Pithécus, vous apercevez un joli vallon tapissé de verdure et de fleurs, et dominé par quelques collines basses où croissent l'épais arbousier et le ciste odorant. A l'extrémité de ce vallon, sur les bords du canal, est situé un pavillon, jadis plus orné, mais qui, trop éloigné, n'est presque jamais honoré de la présence du prince. Un peu plus loin, au pied d'une colline, et sur la haute rive, on voit une terrasse en saillie, plantée d'arbres, dont le vaste ombrage procure un frais délicieux, et où se trouve une fontaine qui épanche une eau

excellente. Les agrémens indicibles du lieu y attirent en été, au baisser du soleil, beaucoup de personnes distinguées des campagnes voisines, et surtout des dames grecques, dont on se plaît à remarquer l'élégante parure. Quelques-unes, même, par leurs séduisantes formes, ou par l'éclat de leur beauté, joint au coloris exquis de la pudeur, semblent retracer ce que durent être les parfaits modèles de la Grèce antique. La présence d'objets si gracieux, que l'on seroit tenté de prendre pour les divinités tutélaires de ce site enchanté, vous plonge insensiblement dans une rêverie pleine de charmes, et rend plus vif le plaisir que vous goûtez à jouir des derniers souffles du vent de nord, tombant peu à peu, à mesure que l'astre qui l'a fait naître le matin, penche vers l'horizon, et finissant par n'être plus qu'une douce haleine, aussi suave à respirer que celle du zéphyr. Tout à coup, sortant de votre rêverie, comme d'un songe agréable, dont l'impression est effacée par la vue des objets que substitue le réveil, vos yeux sont excités à contempler le spectacle amusant et animé d'un nombre infini de jolis bateaux, qui, dans la vélocité de leur marche, se succédant, se croisant, s'évitant sans cesse, cherchent à raser le mur de ce lieu de plaisance

d'où on les observe, comme s'ils craignoient qu'on n'admirât pas d'assez près leur étonnante dextérité. Mais lorsque deux de ces esquifs, égaux en vitesse, viennent à se joindre, c'est alors que, piqués d'émulation, les rameurs aux bras nerveux précipitent le mouvement de leurs rapides avirons. Bientôt haletans, inquiets, ne se possédant plus, la sueur inonde leurs fronts brunis par le soleil, et, dans leur jalouse impatience, ils redoublent d'ardeur, au risque même d'expirer faute d'haleine, jusqu'à ce que l'un des concurrens, décidément vaincu, avoue sa défaite en ralentissant ses efforts désormais inutiles; tandis que l'orgueilleux vainqueur insulte par des sarcasmes à son rival humilié, et poursuit sa marche triomphante aux yeux des spectateurs assis sur cette terrasse de Kalender, et qui semblent être là, comme les Éléens sur leur territoire, les présidens-nés de ces nouveaux jeux olympiques.

Il arrive quelquefois qu'au milieu de ces spectacles si attrayans, si variés, la soudaine apparition d'un canot extrêmement long, aux nombreuses et bruyantes rames, vient jeter l'épouvante. S'il est de couleur pourpre, c'est le bateau du chef de l'armée navale, gardien momentané du Bosphore; s'il est de couleur

blanche, c'est celui du chef de la police, personnage odieux par les terribles fonctions qu'il exerce. Vous voyez aussitôt les êtres aimables qui animoient ces lieux par leur présence, et dont le front pur rayonnoit d'une joie paisible, se troubler, se lever en désordre, et se disperser palpitans de crainte dans les sentiers ombragés de la colline, ainsi que des biches timides fuient, dans l'épaisseur des bois, les approches du chasseur meurtrier.

A l'opposite de Kalender, au fond d'un golfe assez étendu qui portoit anciennement le nom d'Amycus, se présente un vallon large et profond, parsemé de platanes au vaste feuillage, et formant une prairie constamment verdoyante et d'un éclat velouté flatteur à l'œil. Ce lieu par excellence, appelé en ture, *Khounkiar-Iskelessi*, est un tableau majestueux composé de mille tableaux particuliers d'une beauté rare. Il semble avoir été placé là par la nature toujours ingénieuse, pour correspondre, dans de grandes proportions, au paysage exquis de la côte opposée qu'elle a peint en miniature. Souvent, à l'ombre de ces énormes platanes, orgueilleux enfans de la terre, vous apercevez des êtres mystérieux enveloppés d'amples manteaux, et cachant leur figure sous les replis

d'un long mouchoir blanc. Ce sont des dames turques ou arméniennes qui viennent respirer un air un peu plus libre, et oublier pendant quelques heures la vie contrainte et monotone de leur clôture accoutumée. En les voyant à travers ces hauts portiques de verdure, errer complaisamment dans l'immensité de la prairie, on diroit que ce sont des ombres récemment affranchies des entraves terrestres, qui cherchent à perdre jusqu'au dernier souvenir de leur existence passée, en se pénétrant avidement de toute la douceur de leur nouvelle existence. Naguères, sur la plage européenne, s'offroient à vos regards des objets intéressans, vivant de toute la plénitude de la vie, et environnés de tout le prestige poétique de la terre. Ici, vous voyez des fantômes diversement colorés, mais dont la forme est la même, et qui ne font entendre que des sons confus à travers le voile sacré qui les couvre. Ces êtres, d'un genre inconnu, feroient presque croire que l'on est réellement transporté dans les champs Élysiens. Mais, après leur retraite, lorsque la lune, au visage serein, se levant par degrés derrière les collines, réfléchit, comme un miroir d'argent, la lumière de l'astre du jour abaissé sous l'horizon, et projète par longues

ombres les immenses tiges des platanes, et que le vent du soir, qui se lève en même temps, agite leur feuillage, en mêlant son murmure à celui de la mer légèrement enflée; ces longues ombres mobiles, ce frémissement de l'air, et ce bruit sourd des vagues, tout cela au milieu du silence qui vous environne, semble vous annoncer quelque autre scène extraordinaire. Alors, vous reportant par la pensée au temps où ce lieu reçut le nom de Nymphée, vous lui rendez son charme primitif, et, sans songer au palais ni au tombeau du féroce Amycus, qui étoient situés non loin de là, vous croyez voir les divinités des montagnes sorties de leurs grottes pour se livrer à leurs folâtres jeux sous la protection de Diane.

Après avoir traversé l'espace de mer qui sépare Kalender de *Khounkiar-Iskelessi*, vous arrivez bientôt dans l'ancien golfe Pharmacias, qui est un port excellent. Votre vue plonge dans un vallon spacieux, offrant une variété de sites agréables. A l'entrée de ce vallon, sur la colline qui domine le port et le long d'un vaste quai, vous voyez un grand nombre de maisons dont la réunion forme un village considérable appelé Thérapia. Ce village, qui justifie son nom par la pureté

de l'air qu'on y respire, est la résidence d'été de l'ambassadeur de France, des princes grecs et des officiers de leurs maisons. La plupart de ces princes, et de ceux qui sont revêtus de quelque charge auprès de leurs personnes, se font remarquer par une haute éducation, et par le noble désir de propager dans leur nation les connoissances dont ils sentent le prix. Plusieurs ont des bibliothèques judicieusement composées. Ils ne les regardent pas comme des objets d'ostentation ni de pure curiosité ; mais ils savent en faire un usage profitable qui les honore. Leurs épouses, leurs filles, leurs parentes, toutes, en général, ont une politesse exquise et une élégance de mœurs qui rehaussent les agrémens infinis que la nature leur a prodigués. Lorsque vous remontez le canal à la nuit tombante, vous voyez ces gracieuses habitantes des palais qui sont situés sur le quai de Thérapia, venir respirer le frais air au bord de la mer, et jouir, à la faveur de l'ombre, d'une parfaite sécurité qu'elles n'oseroient pas toujours se promettre aussi entière pendant le jour. Souvent de douces voix, mariées aux sons moelleux de la guitare, se font entendre, et sont réfléchies par les échos des montagnes. Vous

prêtez une oreille attentive, et vous êtes ravi que ce soient les paroles d'une romance française chantée par une bouche timide et charmante. Le plaisir que vous goûtez est si vif, que vous cherchez à le prolonger en ralentissant votre marche, et en cela le courant, qui est toujours très-fort dans cette partie du canal, d'accord avec votre désir, vous sert admirablement.

D'autres fois, lorsque la mer est calme, vous voyez passer plusieurs bateaux avec des musiciens et une compagnie choisie de jeunes dames. Le son des instrumens retentit au loin, et se mêle à des voix argentines qui chantent agréablement. Quoique les Grecs de nos jours ne parlent plus la langue divine d'Homère, on retrouve encore, dans leur langage dégénéré, une harmonie qui rend leur chant très-doux à entendre. Cette réunion de bateaux voguant ensemble avec lenteur sur la face paisible des ondes, et cette mélodie des voix et des lyres semblent, à travers les voiles transparens d'une nuit d'été, vous retracer la légère image d'une de ces brillantes *théories* de l'ingénieuse Grèce, qui n'est plus, fendant les riantes eaux de Délos.

Le quai de Thérapia est dominé par une

haute colline, appelée autrefois les Clefs-du-Pont. De la cime de cette colline, vous jouissez d'un spectacle magnifique. Devant vous, de l'autre côté du Bosphore, s'élève majestueusement la montagne du Géant. Sa crête, ornée d'un bouquet d'arbres, recèle un tombeau d'une grandeur démesurée, que l'antiquité appeloit le lit d'Hercule, et que la piété superstitieuse des Musulmans croit renfermer les ossemens d'un être prodigieux, dont les reliques sacrées opèrent des miracles. Au sud-est, vous voyez la côte d'Europe et la côte d'Asie, oubliant l'intervalle qui les sépare, se confondre et marier leurs sites ravissans, de manière à former, sans regrets de votre part, un vaste bassin sans issue. Du côté du couchant, s'étend un espace immense entrecoupé de vallons, de hauteurs, de massifs de verdure, de vignobles, de champs cultivés, de bruyères, et offrant une si grande variété d'aspects séduisans, de teintes extraordinaires, que l'œil ne croit jamais avoir assez remarqué, assez admiré. Vers le nord, par delà une nappe d'eau qui forme la partie la plus large du canal, vous apercevez, le long de la côte, une suite d'habitations composant trois villages contigus,

dont le dernier vient aboutir à *Mezar-Bournou*, l'ancien promontoire Tripition. Sur le penchant de ce promontoire est bâti un château, dont les diverses batteries, éclatantes de blancheur, le font prendre de loin pour une flotte à la voile. Et enfin, vos yeux plongent avidement dans la profondeur nébuleuse de ce Pont-Euxin, si célèbre à tant de titres. Une foule de souvenirs fournis par la mythologie et l'histoire, produisent en vous une succession rapide d'idées et d'images grandes, qui vous rendent présent à chaque époque, à chaque événement, et vous font exister dans un ordre de choses merveilleux.

Lorsque vous quittez *Thérapie*, en vous dirigeant entre le nord et le couchant, vous passez devant une petite pointe anciennement appelée la *Pierre-de-Justice*, sur laquelle est maintenant placée une batterie en face de l'embouchure de la *Mer-Noire*, et vous entrez dans une anse qui vous présente, sous un vaste ombrage hospitalier, à côté d'une belle fontaine, un abri délicieux contre les ardeurs du jour. Ce lieu, auquel les Turcs ont donné le nom de *Kiretche-Bournou*, est fréquenté par les habitans des villages voisins, qui, partant de points opposés, se ren-

contrent dans cette salle verte, comme les divers peuples de l'Ionie se rencontroient dans le temple commun de Neptune, sur le mont Mycale. C'est le point du Bosphore où l'on goûte, dans toute sa plénitude, ce qu'a d'éminemment frais, d'éminemment pur le souffle des vents étésiens, arrivant directement là du fond du Pont-Euxin, ainsi qu'une flèche, libre dans son essor rapide, vient frapper juste au but qui se trouve à l'extrémité de la ligne droite qu'elle a parcourue.

Immédiatement après *Kiretche-Bournou*, vous pénétrez dans un golfe nommé autrefois le Golfe-Profond, et vous vous trouvez devant le vallon de Buyuk-Déré. Ce vallon forme une vaste prairie qui vient se terminer à la mer, et qui, au printemps, est émaillée de mille fleurs. Un ruisseau, qu'on peut appeler rivière dans la saison des pluies, traverse la prairie dans sa longueur, et vient se jeter dans le golfe. A une certaine distance du rivage, au milieu de cette prairie, s'élève un bouquet de huit platanes d'une hauteur prodigieuse, et rangés en cercle. Si, comme on le prétend, ce sont huit tiges plus récentes, adhérentes à la base d'une tige-mère desséchée de vieillesse, ce phénomène

végétal est fait pour exciter l'admiration et des botanistes et de ceux dont l'imagination se marie volontiers aux objets naturels. De tout temps le platane a été estimé et révééré des Orientaux. Ils préfèrent son ombrage à celui des autres arbres, parce qu'ils y trouvent plus de fraîcheur, en raison de l'étendue et du nombre des branches de cet arbre magnifique. Aussi le laissent-ils mourir de vieillesse, sans que jamais une hache sacrilège ose y porter atteinte. Ce fut un platane qui couvrit, dans l'île de Minos, les amours mystérieuses de Jupiter et d'Europe. C'est un platane auquel, dans certaine partie de la Circassie, on rend un culte particulier. C'est encore un platane qui est l'objet de la vénération des Abazzes, et qu'ils appellent pour cette raison *Koudous* (Saint). Dans d'autres contrées, on pend, comme amulettes, des colliers de verre bleu aux branches de certains platanes, pour les préserver d'accidens fâcheux. Cela rappelle ce que fit Xerxès à l'égard d'un platane qu'il rencontra au sortir de la Phrygie, près de la ville de Callatébos. Il le trouva si beau, qu'il le fit orner de colliers et de bracelets d'or, et qu'il en confia la garde à un immortel. Que n'eût-il pas fait pour ce

superbe groupe de platanes de la prairie de Buyuk-Déré, dignes rejetons d'une noble tige, qui paroissent, en s'entretenant, comme un temple de verdure consacré à Palès, et surmonté d'un dôme prêt à toucher la nue. Lorsqu'un léger vent de nord vient à balancer les cimes de ces arbres majestueux, le doux murmure qui se fait entendre, joint au gazouillement de mille oiseaux, semble former au-dessus de votre tête, dans la région des nuages, un concert magique de lyres et de voix aériennes.

En sortant du Golfe-Profond, vous longez une partie du village de Buyuk-Déré, et puis son grand et superbe quai qui présente une suite de maisons plus ou moins riantes, entremêlées de quelques palais élégans, remarquables par leurs jardins en terrasse fort bien entendus et très-soignés. Comme Buyuk-Déré, à cause de sa situation, jouit à plein de la beauté du clair de lune, les Européens qui y résident, appréciant avec raison cet avantage local, aiment à se réunir le soir sur le vaste quai de ce village; ils y forment des groupes variés, où règne une gaieté aimable et spirituelle, et prolongent quelquefois le plaisir de la promenade fort avant dans la

nuit. La lumière tendre de la lune, modifiant les couleurs des objets, et arrondissant leurs contours à la manière du pinceau de l'Albane, substitue aux vifs et resplendissans tableaux du Bosphore qui s'offrent dans tout leur éclat pendant le jour, de légères et suaves esquisses auxquelles elle prête son charme indéfinissable.

Après avoir doublé Mézar-Bournou, et passé sous les batteries du premier château d'Europe, à l'opposite d'un château bâti en Asie sur une hauteur, presque dans l'emplacement de l'heron qui dominoit le temple de Jupiter-Urius et l'autel des douze Dieux, vous entrez dans la partie du Bosphore réputée sacrée par les anciens, et vous apercevez à gauche, au-delà du petit fleuve Chrysorrhœas, au sommet d'une colline, des restes encore debout de la tour du Phare, qui servoit de point de reconnaissance aux navigateurs. Cette tour mutilée ressemble de loin au tronc desséché d'un chêne devenu pâle de vétusté, et l'on diroit qu'elle a été conservée par le temps, au milieu du désert qui l'environne, pour rappeler tous les événemens auxquels elle a été successivement contemporaine.

Vous traversez bientôt après l'ancien port

des Éphésiens, entre les deux nouveaux châteaux d'Europe et d'Asie, construits par des ingénieurs français, dont le nom et les utiles travaux se trouvent ainsi liés aux plus grands souvenirs, dans des lieux éternellement mémorables.

Depuis le fleuve Chrysorrhoas jusqu'à Domous-Déré, au-delà des îles Cyanées, la côte d'Europe très-escarpée porte partout un caractère volcanique, de même que la côte correspondante de l'Asie. Ce sont comme d'immenses murs de lave, dont le marteau des Cyclopes auroit taillé les énormes pierres rendues couleur de bronze par les flammes du Phlégéon. Et lorsque vous entendez le rauque son des vagues irritées qui s'engouffrent, en mugissant, dans de profondes cavernes, où apparaissent quelquefois, semblables aux chiens de Jupiter, de hideux phoques, à l'odeur fétide, alors, saisi d'horreur, vous vous croyez avec les Argonautes, prêt à franchir le passage redoutable.

Mais les îles Cyanées ne sont plus si menaçantes. En cessant de causer de l'effroi, elles ont perdu l'intérêt merveilleux que leur prêtoit la spirituelle mythologie. Ce sont maintenant de simples rochers volcaniques, dont le plus élevé est surmonté d'un autel qui a

dû être consacré à Apollon, protecteur des vaisseaux, et non point à Auguste, malgré l'inscription qui n'est plus lisible, citée par quelques auteurs. La colonne ajustée dessus dans des temps postérieurs, est ensevelie sous les flots, comme si le dieu à qui l'autel étoit dédié, fatigué de voir cette pièce étrangère peser sur un pieux monument, eût enfin puni le sacrilège en la renversant.

On gravit, avec un peu de peine, jusqu'au sommet du rocher où se trouve l'autel d'Apollon. Lorsqu'on y est parvenu, on s'empresse de diriger sa vue vers le nord, et de contempler ce vaste horizon, sur l'arc duquel s'appuie la voûte céleste, en mêlant son azur cristallin au bleu foncé des eaux. La voilà donc sous vos yeux, et dans toute son étendue, cette mer inhospitalière que nul mortel, avant l'intrépide Jason, n'avoit encore affrontée, et qui n'a pas discontinué d'être rude aux navigateurs. Que de temps n'a-t-il pas fallu pour reconnoître toutes les côtes de cet immense lac si fertile en naufrages! Chaque découverte étoit marquée par des événemens extraordinaires; partout s'offroient des prodiges. Maintenant, ici comme ailleurs, le charme attaché à l'inconnu a disparu pour

toujours. On sait tout, ou l'on croit tout savoir; l'imagination éteinte a cessé de créer, l'esprit blasé ne jouit plus. Les yeux ne voient que des formes géométriques, que des êtres sans couleur, sans vie, sans âme, et dépourvus surtout de cette poésie divine qui faisoit, de toutes les parties de la nature, autant d'objets d'enchantement. Ce Pont-Euxin, considéré géographiquement, n'est qu'un golfe échan-cré, dont la nappe d'eau est peu étendue relativement à celle de la Méditerranée, et n'est qu'un point en comparaison de l'immense surface de l'Océan. Quelques ports sur la côte taillée à pic de l'Europe; un plus grand nombre sur la côte plus accessible de l'Asie, mais peu fréquentés, sans relations lointaines, sans réputation, sans commerce. Sur l'une et l'autre rive, de grands fleuves, déchus, par leurs noms roturiers, de leur antique noblesse; des villes ruinées rougissant de porter leurs illustres noms défigurés; des villages ignobles, des campagnes désertes, des peuples foulés; l'anarchie, la misère; voilà ce que vous présenteroit uniquement cette terre classique, si vous la priviez du coloris merveilleux qui lui est propre, autant que peut l'être le caractère de la suprême beauté aux

chefs-d'œuvre des arts, quelque mutilés, quelque dégradés qu'ils soient. Celui qui voit matériellement la chose présente dans sa triste nudité, sans y rattacher les souvenirs, les circonstances qui forment, pour ainsi dire, sa partie intellectuelle, est un être qui ne sent pas, qui ne saisit que les contours grossiers des objets. En visitant le tombeau d'Homère, il n'apercevrait que du marbre, des dimensions, une épitaphe. Il ne sauroit point se retracer les œuvres immortelles de ce puissant génie, se le figurer saisi de l'enthousiasme divin, et planant dans les régions éthérées, ni revêtir, par la pensée, son ombre auguste du manteau olympique, digne attribut du poëte par excellence initié aux sublimes secrets des muses.

Bien au-delà des âges connus par l'histoire et la mythologie, le Pont-Euxin, sans issue, formoit un lac énorme recouvrant une infinité de pays, sortis depuis du sein des eaux. Dans la partie méridionale où la digue étoit la plus foible, la nature, obéissant à des décrets émanés de toute éternité, travailloit sourdement et avec lenteur à miner, par les feux souterrains, les fondemens de cette digue. Lorsque les temps marqués furent accomplis, le souverain moteur pencha l'urne des mers, et les flots ra-

rides, roulant de cascades en cascades, allèrent impétueusement se précipiter dans le vaste récipipient de la Méditerranée, et s'y confondre avec les flots étonnés de l'Océan, accourus de l'Occident à travers les colonnes d'Hercule, dont la main de celui qui peut tout avoit aussi brisé l'impuissante barrière.

Les deux rivières, le Rhône et le Rhodan, se réunissent à la hauteur de la ville de Lyon, et forment un grand fleuve qui se précipite dans le golfe de France. Les eaux de ce fleuve sont très-pures et très-saines, et sont très-propres à la consommation humaine. Les habitants de Lyon ont toujours été renommés pour leur santé et leur longévité, ce qui est dû à la pureté de l'eau qu'ils boivent. Les rivières de France sont en général très-propres à la consommation humaine, et sont très-propres à la navigation. Les habitants de France ont toujours été renommés pour leur santé et leur longévité, ce qui est dû à la pureté de l'eau qu'ils boivent.

De l'Imprimerie de FAIN.

